

LA FIGURE DU PÈRE DANS LES CHRONIQUES FAMILIALES DE MARGUERITE YOURCENAR ET DE LUAN STAROVA

UDC 821.133.1.09 Jourcenar M.

821.163.3.09 Starova L.

Elisaveta Popovska

Université « Saints Cyrille et Méthode », Faculté de philologie « Blaže Koneski »,
Département de langues et littératures romanes, Skopje, Macédoine du Nord

Résumé. *Dans leurs chroniques familiales, Marguerite Yourcenar et Luan Starova mettent en honneur le rôle bienfaisant de leurs pères respectifs. Bien qu'ils incarnent différents milieux sociaux (la bourgeoisie aisée dans le cas de Yourcenar, l'émigration intellectuelle dans le cas de Starova), ces pères ont exercé, directement ou indirectement, une influence déterminante dans la formation intellectuelle de leurs enfants. Possédant une vaste érudition, en grande partie acquise par l'autodidaxie, les deux pères ont insufflé aux futurs écrivains l'amour pour les livres. Les bibliothèques qu'ils possédaient et les lectures qu'ils proposaient à Marguerite et à Luan ont non seulement façonné le goût littéraire de ceux-ci mais les ont également préparés pour un affrontement lucide avec les hauts et les bas que leur offrirait la vie. Ces pères encourageaient les débuts littéraires de leur progéniture et, plus tard, autant que la durée de leur vie le leur permettrait, se sont montrés lecteurs assidus et commentateurs avisés des œuvres de leurs enfants devenus écrivains. Yourcenar et Starova dans leurs chroniques familiales vont bien au-delà de la mémoire personnelle et se plongent dans la mémoire familiale dans toutes ses manifestations : généalogique, référentielle, rituelle, corporelle, volontaire, involontaire... L'histoire familiale se montre ainsi une présence qui habite constamment ces auteurs et qui ressurgit dans leurs écrits par l'évocation des résonances d'un passé plus ou moins éloigné.*

Mots-clés : *chronique familiale, mémoire familiale, figure du père, lecture*

Marguerite Yourcenar et Luan Starova ont abordé le projet immense d'écriture de leurs chroniques familiales au moment où ils atteignaient l'âge mûr, voire avancé : soixante-dix ans pour Yourcenar et cinquante ans pour Starova. La double affiliation « originelle » et « identitaire », française et belge pour Yourcenar, macédonienne et

Submitted July 1, 2019; Accepted September 19, 2019

Corresponding author: Elisaveta Popovska

Ss. Cyril and Methodius University, Skopje

E-mail: elisapopovska@yahoo.com

albanaise pour Starova, avait longuement habité l'esprit des deux écrivains et, après des années de maturation, s'est déployée en cycles littéraires enfermant leurs histoires familiales. Marguerite Yourcenar a écrit la trilogie *Labyrinthe du monde*, dont le dernier volume reste inachevé suite à la mort de l'écrivaine, tandis que *La Saga balkanique* de Luan Starova compte une quinzaine de volumes et représente encore un « work in progress » sur lequel l'auteur continue à travailler inlassablement.

Les deux auteurs dans leurs chroniques mettent en honneur le rôle bienfaisant de leurs pères. Bien qu'ils incarnent différents milieux sociaux (la bourgeoisie aisée dans le cas de Yourcenar, l'émigration intellectuelle dans le cas de Starova), ces pères ont exercé, directement ou indirectement, une influence déterminante dans la formation intellectuelle de leurs enfants. Possédant une vaste érudition, en grande partie acquise par l'autodidaxie, les deux pères ont insufflé aux futurs écrivains l'amour pour les livres. Les bibliothèques qu'ils possédaient et les lectures qu'ils proposaient à Marguerite et à Luan ont non seulement façonné le goût littéraire de ceux-ci mais les ont aussi préparés pour un affrontement lucide avec les hauts et les bas que leur offrirait la vie. Ces pères encourageaient les débuts littéraires de leur progéniture et, plus tard, autant que la durée de leur vie le leur permettrait, se sont montrés lecteurs assidus et commentateurs avisés des œuvres de leurs enfants qui sont devenus écrivains.

1. LES BIBLIOTHEQUES DES PERES

1.1. Le père de Marguerite Yourcenar

Le père de Marguerite Yourcenar, Michel de Crayencour, provient d'une riche famille bourgeoise du Nord de la France. La famille possédait un hôtel particulier à Lille et une grande propriété terrienne à Mont-Noir, dans les Flandres françaises. Doté d'un esprit rebelle et d'un désir de liberté, le père de Yourcenar ne savait pas toujours se plier aux conventions bourgeoises, d'où les fréquentes mésententes avec sa propre mère. Si, par conformisme, il a consenti à suivre la tradition familiale et à s'inscrire aux études de droit à l'Université de Louvain, puis à celle de Lille, ce savoir académique ne lui a pas servi à grande chose puisque ses propres affinités de lecture le penchaient plutôt vers une vaste culture, à la fois classique et moderne, voire universelle, d'où il essayait de bannir tous les préjugés nationaux, religieux, sociaux et sexuels. Dans les entretiens que Marguerite Yourcenar a accordés à Matthieu Galey, elle décrit le caractère de son père dans les termes suivants : « Il était de ces Français lettrés, directs, aventureux, incroyablement impulsifs et indépendants, tout de premier mouvement, se cabrant contre toute intrusion, contre tout ce qui pouvait s'imposer du dehors, et, ce qui est presque impensable de nos jours, totalement insoucieux du lendemain » (Galey 1980, 23). Dans les chroniques, Yourcenar désigne son père le plus souvent par son prénom Michel, et très rarement par l'appellation « mon père », ce qui témoigne que le sentiment d'amitié prédominait dans la relation entre le père et la fille. « Il était très bien, c'était à peine un père. Un monsieur plus âgé que moi [...] avec lequel on se promenait pendant des heures en parlant de philosophie grecque ou de Shakespeare, ou de ses souvenirs ou de ceux qu'il tenait des gens plus âgés que lui [...] ; un ami avec lequel on visitait des églises, des champs de fouille, ou avec lequel on parlait des animaux, des chevaux ou des chiens [...] » (Ibid., 24). Cette attitude individualiste du père face à la vie fait que Yourcenar le compare à Rimbaud, non pas à celui des légendes et des montages littéraires, mais, comme elle dit,

au « vrai Rimbaud » (Ibid., 23). Le choix des lectures du père de Yourcenar n'a jamais été guidé par le goût du moment, ou par les jugements valorisants ou dévalorisants d'autrui, ou bien encore pour « faire des recherches », mais tout simplement par l'amour des livres et pour s'instruire. Cet élément autodidacte se montre essentiel dans la constitution du profil intellectuel du père Michel qui appréciait avant tout la liberté, non seulement la sienne, mais aussi celle de toute autre individu. C'est dans cet esprit qu'il a élevé sa fille.

Dans le troisième volume des chroniques familiales qui porte le titre *Quoi ? L'Éternité*, Yourcenar s'appuie sur ses propres souvenirs quand elle évoque les livres que lisait son père et lesquels, faisant presque régulièrement un amas instable sur sa table de chevet, donnaient « un effet de Tour Penchée » (Yourcenar 1988, 27). Les livres accompagnaient le père Michel dans ses moments de détente aussi bien que dans ceux de défi quand, par révolte contre l'hypocrisie du milieu social, il lisait des livres qui scandalisaient son entourage bien-pensant. Dans l'appartement que le père et la fille occupaient à Paris au début de la Première guerre mondiale, de temps en temps leur rendait visite Madame de S., la belle-sœur de Michel. Par une sorte d'indiscrétion renvoyant à sa morale petite-bourgeoise, ladite Madame ne pouvait s'abstenir de ne pas commenter les livres que le père était en train de lire. En mimant la voix de cette femme, Yourcenar écrit : « C'était tantôt Shakespeare ("Il lit trop de livres étrangers"), tantôt les *Affinités électives* de Goethe ("En ce moment lire un Allemand"), souvent, comble d'horreur, *Au-dessus de la mêlée*, de Romain Rolland ("Ce Suisse, qui se permet de juger la France !") A cette époque, Romain Rolland était assez souvent supposé Suisse, les gens de bien ne s'imaginait pas qu'un Français pût se déshonorer en cherchant à déparier sans biais les responsabilités de la France et celles de l'Allemagne) » (Ibid., 67). Le père Michel partageait les idées cosmopolites et pacifistes de Romain Rolland car il était lui-même profondément écœuré de la propagande dans les journaux et des manifestations prétendument patriotiques qui attisaient davantage l'hystérie militaire et militante : « Il aimait un peu mieux la France parce qu'un Français au moins, courageux et vilipendé, tâchait de faire face à ce chaos d'imposture » (Ibidem.). Aucunement dogmatique en toute chose, Michel l'est aussi en matière de lecture – il lui arrive de lire aussi bien quelque roman policier emprunté à cette même Madame de S. que l'anthologie religieuse *Moines d'Occident* de Montalembert.

L'amour pour la littérature chez le père Michel se laissait voir non seulement à travers ses nombreuses lectures, mais aussi dans le fait qu'il s'est essayé dans l'écriture de textes à prétentions littéraires. Soit par mécontentement de la qualité de ce qu'il produisait, soit par légèreté qui ne lui permettait pas de s'attarder longuement sur une seule activité, Michel délaissait souvent ses projets d'écriture. Évidemment, une bonne partie d'entre eux ont été mis à la poubelle ou au feu, mais il restait cependant des esquisses ou des morceaux de textes qu'il jugeait dignes d'attention et qu'il montrera beaucoup plus tard à sa fille. Ces tentatives littéraires du père ont servi de points de départ que Yourcenar développera créativement dans ces propres œuvres ou les utilisera comme source de méditation et de songerie. C'est le cas du petit poème d'amour écrit par Michel que Yourcenar cite dans *Quoi ? L'Éternité* et qu'elle suppose consacré à Jeanne de Reval¹.

¹ De son vrai nom Jeanne de Vietinghoff, amie de jeunesse de la mère de Marguerite Yourcenar et fille d'honneur à ses noces avec Michel de Crayencour. Comme la mère est morte peu de jours après son accouchement avec Marguerite, Jeanne se sentait obligée envers la fille et le veuf et leur accordait de douce sollicitude durant l'enfance de l'écrivaine. Toutes les indices parlent que Michel a été secrètement amoureux de

Bien que les premiers vers soient ceux d'un amateur à cause de l'utilisation de formes toutes faites, Yourcenar est particulièrement touchée par le « frémissement unique qui caractérise les bons vers d'amour » (Ibid., 117–118). Michel et Jeanne ne se sont jamais exprimés sur la nature de leur rapport ; Yourcenar juge à partir de ce poème qu'il s'agissait d'un amour accompli, ce qui lui a permis d'imaginer très vivement dans ses chroniques familiales les scènes de passion retenue, de colère et de douleur qui ont inévitablement amené à leur séparation.

L'influence bienfaisante de Mme de Reval sur le ménage que constituaient le père et la fille était évidente non seulement dans le bonheur que ces deux personnes ressentait en sa présence, mais aussi dans la façon dont Jeanne faisait élargir leurs horizons intellectuels et culturels. Elle a fait découvrir à Michel l'œuvre du philosophe et écrivain morave Comenius, ou Komensky, qu'ils ont pris l'habitude de lire ensemble dans une version anglaise. Sur l'insistance de Jeanne, Michel a entrepris la traduction en français de l'œuvre de Comenius *Le labyrinthe du monde ou le Paradis du cœur*, dont la première partie de l'intitulé servira soixante-dix ans plus tard à Marguerite Yourcenar de titre d'ensemble pour sa trilogie familiale. Après avoir fait le tour de plusieurs maisons d'édition qui ont, sans exception, refusé la publication de la traduction de l'œuvre de cet intellectuel tchèque (à l'époque très peu connu en France), Michel, écœuré de la « cuisine littéraire parisienne », a fait tirer l'ouvrage à ses propres frais et a envoyé à Jeanne la moitié des 500 exemplaires. Michel était extraordinairement ravi lorsque bien plus tard, septuagénaire, il a reçu de la part du « Ministère de la Culture de la Tchécoslovaquie, devenue de la nation, une fort belle lettre le remerciant d'avoir traduit en français ce chef d'œuvre d'un patriote tchèque » (Ibid., 162)

1.1. Le père de Luan Starova

Luan Starova est un écrivain macédonien d'origine albanaise. Il est né à Pogradec, au bord du lac d'Ohrid, en Albanie, tout au début de la Seconde Guerre mondiale. Le père de Luan Starova, d'origine turque de par sa mère, avait poursuivi sa formation universitaire à Istanbul au cours des années vingt du XX^e siècle. Il y avait réalisé des études de droit religieux de la charia. Le père de Luan habitait cette ville à une époque cruciale de son histoire, lors la chute de l'ancien Empire Ottoman sous les coups de la Révolution de Kemal Atatürk qui songeait à imposer au pays une modernisation et une laïcisation. Ainsi, le père s'est vu tomber dans une sorte d'anachronisme quant à son éducation car il étudiait les fondements sur lesquels reposait l'empire qui venait de s'effondrer. Durant une certaine période, il s'est senti tenté par l'appel qu'Atatürk avait lancé aux jeunes intellectuels des Balkans de se lier à ses idées réformatrices. En cherchant une issue à ce labyrinthe historique, le père s'est davantage livré aux lectures studieuses et a opté pour un retour dans son pays natal, l'Albanie. La plus grande richesse empilée dans les coffres pleins à craquer que le père a ramenés avec soi à Pogradec était des livres qu'il avait accumulés durant ses quatre années d'études à Istanbul. Cette bibliothèque constituée en première lieu d'anciens livres et manuscrits témoignant de l'histoire ottomane, était le plus fidèle compagnon de route de la famille que le père formerait peu après son retour en Albanie. Ces livres et ses enfants seraient les voyageurs clandestins dans la barque que la famille utiliserait pour maintenant s'exiler de l'Albanie

Jeanne. Jeanne représentait le modèle de mère idéale que Yourcenar s'est forgée pour soi-même et elle continuait à songer à Jeanne longuement après la rupture des contacts avec la famille Reval.

enflammée par la guerre et pour créer, en tant qu'émigrés, un nouveau foyer à l'autre rive du Lac, à Struga, sur le territoire de ce qui deviendra après la Deuxième Guerre Mondiale, la République socialiste de Macédoine, l'une des républiques de la fédération yougoslave. Quelques années plus tard, la famille s'installera définitivement dans la capitale macédonienne, la ville de Skopje. C'est là que Luan Starova passera sa jeunesse et se préparera à devenir universitaire, diplomate, écrivain, académicien... donc, l'un des intellectuels les plus significatifs de ce pays.

Quand, tout jeune homme, le père de Luan a mis pour la première fois ses pas à Istanbul, il a été ébloui par la beauté de la ville au carrefour de deux continents et de multiples cultures. Fasciné par ses merveilles, il errait des jours et des nuits dans les rues stambouliotes et s'extasiait devant la mer et les navires. Luan se plaît à imaginer comment son père, se promenant sur les quais de la Corne d'Or, se remémorait le Paris, les images et les idées puisés chez Balzac. Le père a appris le français en autodidacte, comme tout autre intellectuel des Balkans qui se respectait. Bien que, selon les dires de Luan, Stendhal et Flaubert n'aient pas été des auteurs inconnus pour le père, sa prédilection allait à Balzac. Starova imagine comment son père, le regard tourné vers le Bosphore, se prenait souvent de songer à la manière d'un Eugène de Rastignac qui, de la hauteur du cimetière de la Père-Lachaise, avait lancé son défi à Paris : « Et maintenant, à nous deux ! » (Ibid., 208). Mais, cette réminiscence faisant référence à la littérature française n'est pas la seule à être évoquée dans les pages où Luan décrit les méditations que le père, tout en se promenant au bord de la mer, faisait sur le destin de l'Empire Ottoman et sur son propre destin. Le père réfléchissait comment cette perspective majestueuse de la ville qui se déployait sous ses yeux était, en effet, devenue la fausse vision que Pierre Loti, sous le couvert d'exotisme, offrait aux lecteurs occidentaux – une image d'Orient créée par l'Occident, dirait Edward Said – et laquelle ne faisait comprendre aux Occidentaux rien du drame des peuples balkaniques sous le joug ottoman.

Dans le roman *Les Livres de mon père*, le premier volume de *La Saga balkanique*, que Luan Starova a publié en 1992², l'auteur nous présente la passion de son père pour les livres, symbolisée par la riche bibliothèque que celui-ci possédait. Cette bibliothèque était constituée d'exemplaires assez diversifiés non seulement du point de vue de la thématique qu'ils traitaient, mais aussi du point de vue de la rareté de certains manuscrits qui témoignaient des temps révolus de l'histoire balkanique : « grimoires jaunis aux caractères délavés sur le point de disparaître du papier, étranges titres de propriétés de biens perdus, firmans, diplômes aux seaux de cire brisés, attestations diverses, certificats, registres de toutes sortes... » (Luan 1998, 17). Puisque ces livres étaient les premiers à être mis en valise chaque fois que la famille s'appêtait à franchir les frontières et à émigrer, Luan Starova la nomme « bibliothèque itinérante de mon père » à l'aide de laquelle « on peut le mieux déchiffrer et appréhender l'histoire familiale » (Ibid., 15).

Le père avait l'habitude d'arranger et de réarranger les livres de sa bibliothèque selon les thématiques qui, dans différentes périodes de sa vie, occupaient intensément son attention. Durant la période de sa vie passée sur la côte macédonienne du lac d'Ohrid, il s'était énormément passionné pour la vie des anguilles qui peuplaient les eaux du Lac. Il s'est adonné, via les lectures traitant la vie des anguilles, à la poursuite d'une idée presque utopique selon laquelle il existerait une relation secrète entre les migrations de ces poissons et les migrations des populations ; cette idée l'obsédait à tel point qu'il croyait

² Pour l'édition française : Luan Starova. *Les livres de mon père*. Paris : Fayard, 1998.

que sa famille devrait suivre la voie et le destin des anguilles et émigrer vers l'Amérique. En cette période, la place de choix dans les rayonnages de sa bibliothèque était occupée par le livre d'Aristote sur le règne animal, par le livre d'Hérodote où il désignait l'anguille en tant que la créature la plus mystérieuse de la planète, alors qu'en voisinage se trouvaient les notes philosophiques de Francis Bacon en rapport avec le chemin des anguilles (Starova 2009, 76). Selon le fils Luan « les livres constituaient en effet, avec l'accoutumance à la mort – idée puisée dans la lecture des *Essais* de Montaigne –, le trait le plus significatif de sa philosophie de vie » (Starova 1998, 80)

Sur la plus haute étagère de la bibliothèque du père se trouvaient des ouvrages superbement reliés en cuir qui se distinguaient des volumes ordinaires. C'étaient des ouvrages traitant de la religion ou, plus précisément, des trois religions dites du Livre, ou de la Révélation – le judaïsme, le christianisme et l'islam. Donc, des éditions anciennes et précieuses du Talmud, de la Bible et du Coran constituaient la plus grande richesse du trésor livresque des Starova. Pas forcément grand croyant, bien que la famille fût de confession musulmane, le père considérait que « les trois religions conféraient à l'homme la possibilité d'élargir son horizon intellectuel. Elles ne pouvaient donc en aucun cas constituer une source de conflits ni d'affrontements » (Ibid., 38). Les autres volumes, rangés dans les étagères plus bas, traitaient de domaines variées, mais en grande mesure relatifs à l'histoire des Balkans. En effet, le père avait coutume de dire « que l'on devait s'élever par le biais d'autres lectures avant de pouvoir accéder aux livres sacrés... » (Ibidem.) Quelle surprise pour le fils Luan qui, en effectuant quelques rangements dans la bibliothèque du père plusieurs années après la mort de celui-ci, y avait retrouvé de vieilles brochures traitant des congrès du Parti communiste, quelques œuvres de Lénine et l'incontournable *Manifeste communiste*. Il avait alors compris que le père se servait de ce stratagème afin de cacher les livres sacrés d'une éventuelle descente de la police et de les protéger contre l'athéisme forcené de l'époque stalinienne.

En raison d'être écartelé entre plusieurs langues suite à ses étroites relations avec d'autres cultures, le père de Luan n'a jamais eu une totale maîtrise d'aucune d'entre elles. Mais, il restera jusqu'à la fin de sa vie un féru de la linguistique comparée, se plongeant régulièrement dans l'étude de l'étymologie des mots, forgeant ingénieusement des néologismes, poursuivant ainsi son rêve utopique d'une langue universelle, véhiculaire, compréhensible par tous les humains, partout dans le monde. C'est pourquoi sa bibliothèque comptait plusieurs grammaires anciennes et récentes, et un bon nombre de dictionnaires, eux aussi de différentes éditions. Le destin a voulu que le père de Luan soit mort avec un dictionnaire à la main.

2. LES LECTURES DES ENFANTS INSPIREES PAR LES PERES

2.1. Les lectures de la petite Marguerite

Michel de Crayencour détestait toute forme d'éducation institutionnalisée en établissements publics ; il croyait que ce type d'enseignement entravait l'épanouissement personnel et circonscrivait la liberté de choisir sa propre formation. Selon Michel, la bonne éducation est celle qui se réalise d'après les propres affinités de l'individu car, comme cela a été déjà démontré par les Télémites de François Rabelais, se développer en liberté incline naturellement à la vertu. Ce crédo de Michel frôle certainement ce que nous nommons « principes d'autoformation » – c'est pourquoi on peut dire que les préoccupations diversifiées du père et la vaste érudition de la fille sont en grande mesure

le résultat d'une autodidaxie. Comme Michel voulait sa fille libre en matière d'éducation, Marguerite bénéficiait des services de précepteurs individuels qui lui enseignaient les rudiments de différentes disciplines. D'autres savoirs lui sont parvenus grâce à son père qui ne s'imposait jamais en personne autoritaire mais en doux guide qui détectait les affinités particulières de l'enfant avant de les orienter vers une certaine direction. L'intérêt particulier pour la littérature et la culture classique s'est surtout enflammé chez Marguerite grâce aux lectures qu'elle pratiquait dès son plus jeune âge et qui ont été, en quelque sorte, suggérées par son père. Ces lectures étaient des portes ouvertes vers d'autres disciplines – en lisant Platon elle commença à s'intéresser aux mathématiques (« Nul n'entre ici s'il n'est géomètre ») (Yourcenar 1988, 286).

Yourcenar parle de la découverte de la lecture comme d'un « miracle banal, progressif, dont on ne se rend compte qu'après qu'il a eu lieu », qui donne « sur d'autres siècles, d'autres pays, des multitudes d'êtres » et permet la rencontre avec « une idée qui changera les nôtres, une notion qui nous rendra un peu meilleurs, ou du moins un peu moins ignorants qu'hier » (Ibid., 222). Yourcenar n'aimait pas les livres d'enfants qu'elle trouvait abêtissants – Madame de Ségur et Jules Verne l'ennuyaient. Les contes de fées comme *Blanche-Neige* ou *La Petite Marchande d'allumettes* l'enchantaient mais elle les connaissait déjà par cœur grâce aux nombreuses lectures qui lui en ont été faites par son père ou ses gouvernantes. Toute sa gratitude va vers son père sur la proposition duquel elle connaîtrait bientôt de nombreux classiques et effleurerait : « toute la littérature française et une partie au moins de la littérature anglaise entre sept et dix-huit ans » (Ibidem.) Yourcenar maîtrisait déjà très bien, à l'âge de 10 à 12 ans, le latin et le grec, ce qui lui a permis de lire des textes en version originale. En fait, elle n'avait que huit ans, qu'elle lisait déjà *Les Oiseaux* d'Aristophane et aimait *Phèdre* de Racine (Galey 1980, 28–29). En constatant que « notre époque ignore et nie trop le génie de l'enfance » (Ibidem.), Marguerite Yourcenar se range à l'opposé de ceux qui sont contre les lectures précoces et qui les considèrent inutiles parce que l'enfant n'y comprend rien – l'écrivaine atteste au contraire que l'enfant comprend certaines choses et développe l'intuition qu'il comprendra d'autres choses plus tard, ce qui peut le préparer pour devenir un grand lecteur et même un écrivain. La preuve en est l'exemple que Yourcenar nous raconte : l'un des premiers volumes pour adultes que Yourcenar avait la chance de feuilleter était un roman idéaliste et chrétien intitulé *Après la neuvième heure* d'une certaine Madame Reynes-Montlaur. Elle y racontait l'histoire des disciples de Jésus réfugiés en Egypte vers le milieu du I^{er} siècle. Évidemment, la petite Marguerite ne comprenait rien des propos de ce volume, mais elle était alors tombée sur un passage où les personnages, assis au bord du Nil (elle ne savait pas encore où situer le Nil sur la carte), regardaient une barque à voile pourpre avancer (Yourcenar se demande si elle savait à l'époque ce qu'était le pourpre), « poussée par le vent, vue au coucher du soleil sur le fond vert des palmeraies et le fond roux du désert » (Yourcenar 1988, 223). La petite Marguerite, tellement émerveillée par la beauté du paysage, avait ressenti presque charnellement le soleil couchant qui ravivait le paysage. Ce souvenir littéraire a continué à vivre en elle et à préparer souterrainement les scènes qui surgiraient sous sa plume beaucoup d'années plus tard, pour constituer le monde de ses grandes œuvres. Ainsi, cette première lecture littéraire de Yourcenar lui a servi de toile de fond pour la création de l'ambiance dans laquelle l'empereur Hadrien, le personnage de son roman *Mémoires d'Hadrien*, pleure la mort de son cher Antinoüs sur le pont d'une barque qui traverse le Nil (Yourcenar 1982, 440). « La barque a continué à remonter le fleuve, consciemment ou inconsciemment,

dans ma mémoire pendant quarante ans ; le soleil rouge à descendre à travers la palmeraie ou sur la falaise, le Nil à couler vers le nord. J'allais un jour voir sur ce pont pleurer un homme à cheveux gris » (Yourcenar 1988, 223).

À propos de la lecture commune et à haute voix que le père et la fille pratiquaient souvent, Yourcenar dit : « [Mon père] m'a donné le premier goût de l'exactitude et de la vérité. Il aimait qu'on sache ce qu'on savait exactement, il aimait qu'on jugeât lentement un livre, [...] une pièce d'Ibsen par exemple, il voulait qu'on se mette exactement à la place des personnages, qu'on n'y mélangeât pas ses propres sentiments » (Galey 1980, 26). Ils lisaient ensemble Chateaubriand, Saint-Simon, Flaubert, Anatole France, Maeterlinck, Shakespeare, même le *Manuel* de Marc Aurèle dans sa version anglaise et dans le vain espoir du père que la petite Marguerite ainsi apprendrait mieux l'anglais. Si la Madame de S. mentionnée plus haut se permettait des remarques acerbes au sujet des lectures du père, elle manifesta de véritable irritation, et même d'épouvante, en remarquant les livres rangés sur la table de travail de la petite Marguerite : des dictionnaires grecs et latins, un dialogue de Platon, un Virgile (Ibid., 67). Selon la dame, « on sait que le latin brave l'honnêteté, et le grec sans doute aussi » bien que « Michel [lui] faisait remarquer que le grec est la langue des Évangiles » (Ibidem). *La Cathédrale* et *l'Oblat* d'Huysmans ne lui disaient rien (car elle n'avait aucune idée de la poétique symboliste de l'auteur) et les jugeait par un mot pris au hasard (en tombant sur un dialogue trivial à l'intérieur du livre). D'Annunzio, Fogazzaro et Tolstoï « étaient de nouveau des étrangers » dont il fallait se méfier, sans parler d'*Au-dessus de la mêlée* de Romain Rolland que Michel avait donné à lire à Marguerite et qui fut sa « première expérience de pensée à contre-courant » (Ibidem.) Yourcenar sait gré à Michel de cette suggestion puisque cette lecture a pour toujours marqué sa sensibilité cosmopolite. Beaucoup plus tard, le même effet exercera sur elle l'œuvre *Mémoires de Gandhi* (Ibid., 282).

2.2. Les lectures du petit Luan

Le petit Luan était particulièrement attiré par la bibliothèque paternelle. Il ne savait encore ni lire ni écrire, mais il pouvait déjà reconnaître les caractères des différentes écritures – arabe, cyrillique et romaine. Les livres lui tenaient lieu de jouets car, bien qu'indistincts par leurs couvertures, une fois ouverts, ces livres le charmaient par leurs alphabets dissemblables. « C'est de cette époque que date la joie passionnée que j'éprouve face aux grands volumes solidement reliés, à la mosaïque que dessinent leurs couvertures, indépendamment du point de savoir s'il me n'advendra jamais de les lire » (Starova 1998, 16). Mais, l'entrée du petit Luan dans le monde des documents écrits qui avaient été si précieusement conservés par ses parents s'était réalisée plutôt sur un mode négatif, par une sorte de mutilation involontairement infligée à l'héritage livresque familiale. Il y avait en effet dans leur maison familiale un réduit qui constituait en quelque sorte une annexe de la bibliothèque du père et où l'on gardait de très vieux grimoires, des ouvrages de piété sous forme manuscrite, des papiers attestant l'identité du lignage des Starova. Comme le réduit était presque toujours fermé à clé, il provoquait la curiosité enfantine à tel point que pour Luan et ses frères ce réduit représentait l'entrée dans un autre monde. Cela n'était pas loin de la vérité, car le contenu du cagibi témoignait d'un temps à la fois perdu et sauvegardé dans les sacro-saints documents attestant des déracinements familiaux. Un jour, le petit Luan, resté seul à la maison et voyant que les parents avaient oublié de fermer la porte du réduit, y avait pénétré, pris comme dans une sorte de rêve. Il était tellement ébloui par les

grandes encyclopédies, les vieux livres de piété, les papyrus, que les volumes et les manuscrits lui paraissaient autant d'objets animés par une vie propre. Son regard d'enfant était surtout attiré par les papiers couverts de timbres bariolés et estampillés de cachets de couleur verte. « C'est ainsi que j'ai décollé les timbres de documents familiaux de la plus haute importance et, ce faisant, ai mutilé l'identité que ma famille avait eu tant de peine à protéger et sauvegarder durant les bouleversements qui s'étaient successivement abattus sur les Balkans » (Ibid., 24). L'enfant, excité par les couleurs éclatantes qui ornaient ces archives, a découpé les petites vignettes des encyclopédies, a arraché les timbres fiscaux apposés sur des actes de naissance, même ceux sur des papiers qui accordaient à la famille sa nouvelle naturalisation macédonienne. Mais, ce qui s'est incrusté si profondément dans la mémoire de Luan est l'expression d'extrême douleur sur le visage du père devant ce massacre des archives familiales. Cependant, l'auteur Luan constate à propos de ce souvenir angoissant : « Avec le temps, le terrible malentendu qui s'était créé, à l'aube de ma vie, entre les ouvrages de mon père et moi, s'est mué en profonde affection pour lui et en confiance partagée envers les livres. Peut-être fut-il même déterminant pour la perpétuation de nos relations amicales que ce conflit surgi entre nous à cause des livres eût justement trouvé sa solution par leur entremise » (Ibid., 31).

Toujours durant son enfance, il advenait à Luan et à ses frères de profiter de l'absence du père pour faire main basse sur un ouvrage qu'ils n'avaient pas le droit de lire, ou sur un volume richement illustré, et ensuite de le remettre en place. En remarquant avec clairvoyance les disparitions et puis les réapparitions cycliques de ses livres, le père « se réjouissait dans son for intérieur » et n'a jamais fait obstacle aux manèges des enfants (Ibid., 36). Après avoir dépouillé presque tous les volumes, les enfants ont décidé un jour de s'emparer de ceux qui se trouvaient sur la plus haute étagère et qu'ils ne pouvaient atteindre. C'était le rayon réservé aux livres saints qui, non seulement à cause de leur contenu mais aussi à cause de leur ancienneté et version manuscrite, ont été interdits aux enfants. Les livres saints présentaient ainsi « le ciel » auquel les enfants ont décidé d'accéder par un « exploit courageux » au cours duquel le petit Luan a failli se casser le cou. Ils ont empilé deux chaises l'une sur l'autre et, soutenu par ses frères, Luan a réussi à grimper jusqu'à l'étagère la plus élevée. Mais, juste au moment où il touchait les livres tant sollicités, il a ressenti comment la tour construite des bras enfantins s'écroulait à cause de l'irruption inattendue de la mère dans la bibliothèque. Luan s'est ainsi retrouvé sur le plancher, au beau milieu de livres entrouverts d'où irradiaient des signes bleus, des minuscules dessins et des petites étoiles qu'on dirait tombées du ciel. Si Luan devait passer par une épreuve confirmant jusqu'à la douleur physique son dévouement aux livres, les seuls capables à rendre les cieux plus proches aux humains, c'est certainement de cette épreuve qu'il s'agit et dont il fit l'expérience à un âge précoce.

Le père rêvait, pour des raisons humanistes et humanitaires, que ses enfants fassent des études de médecine ou deviennent des ingénieurs pour pouvoir, grâce à leur profession, aider les gens. Il leur a insufflé son intérêt pour les langues, ce qui a résulté en une formation philologique et littéraire de Luan, le menant à une carrière de professeur de littérature française. Le père encourageait les enfants à étudier les langues qui étaient les leurs (l'albanais et le macédonien), celles des voisins, mais aussi les langues mondialement répandues, comme le français. Le père nourrissait pendant des années l'idée que, pour survivre aux malheurs qui frappent régulièrement les Balkans, il faut que chacun, grâce aux lectures, s'érige soi-même en une petite Tour de Babel – une Balkanbabel – pour que les hommes « n'y trouvent de salut qu'en s'entendant bien, donc en se rassemblant et en

nouant des liens entre eux dans toutes les langues » (Ibid., 78). Pleinement convaincu par cette idée, le père a orienté dans ce sens les pas de ses enfants, qui sont devenus, eux-aussi, des polyglottes et de grands lecteurs.

Au cours de ses études à Constantinople, le père de Luan est parvenu à maîtriser l'ancien turc et sa vieille écriture en caractères arabo-persans, ce qui a contribué à l'épanouissement de son merveilleux talent pour la calligraphie. Assistant en personne à la chute de l'ancien empire et aux réformes qu'a imposées Atatürk, il a dû s'habituer à l'alphabet latin nouvellement introduit dans l'administration et dans l'éducation turques. S'étant définitivement établi dans un pays où le cyrillique avait le statut d'alphabet national, le père a été, dans ses vieux jours, enclin à mélanger ces deux derniers alphabets (Starova 1998, 127). Comme l'existence du père en fin de compte s'est déroulée entre plusieurs pays et cultures, il refusera jusqu'à la fin de sa vie d'opter pour une seule patrie, une seule confession, une seule langue, une identité unique, ce qui amène Luan Starova à constater que la seule et unique patrie à laquelle le père restât fidèle, était celle constituée par ses livres (Ibid., 213). Quant à ses enfants, il leur a laissé la liberté de chercher eux-mêmes l'issue du labyrinthe que formait leur destin d'exilés.

3. LES PERES, LECTEURS DES ŒUVRES DE LEURS ENFANTS

3.1. Le père qui lit sa fille

Michel de Crayencour était le témoin le plus direct des débuts littéraires de sa fille qui datent de l'époque où elle avait seize ans. Il avait l'occasion d'observer de près la création de vers de la part de Marguerite et d'échanger avec elle au sujet de ses préoccupations poétiques. Michel était aussi son premier mécène car il finança la publication du premier ouvrage poétique de Marguerite Yourcenar en 1921 intitulé *Le Jardin des Chimères*. La fille a dédié ce long poème sur Icare à son père. Durant son vivant, une autre publication de Yourcenar a également vu le jour – le second recueil de poèmes intitulé *Les Dieux ne sont pas morts* apparu en 1922. Contrairement à ses habitudes littéraires, Marguerite Yourcenar n'est jamais revenue à ces ouvrages dans le but de les remanier et les préparer pour des nouvelles éditions ; elle les considérait comme les produits de son emphase juvénile, bien que les sujets mythiques qui y sont évoqués continuassent à l'obséder ; elle les a repris dans son recueil *Les Charités d'Alcippe* publié en 1956.

Le père Michel encourageait les efforts littéraires de sa fille, appréciait beaucoup ses écrits, et même s'est prêté au jeu d'agent littéraire qui, par ses conseils, aurait influencé la carrière littéraire de sa protégée. D'ailleurs, c'est sur l'initiative du père que Marguerite a pris le nom de Yourcenar pour son pseudonyme littéraire. « C'était un jeu entre mon père et moi. Nous nous sommes amusés à chercher ce qu'on pouvait faire avec ces quelques lettres. Parce que c'était mon père qui m'offrait cette espèce de cadeaux de Noël qu'était la publication de mon poème sur Icare, il m'a dit : 'Préfères-tu prendre un pseudonyme ?' J'ai répondu : 'Oui, bien sûr.' D'abord, cela vous éloigne de la tradition familiale, à supposer qu'il y en ait une, ou en tout cas des entraves familiales : on est libre. » (Galey 1980, 53). Ainsi, au cours d'une soirée très agréable, la fille et le père se sont amusés à faire des anagrammes du patronyme Crayencour, pout tomber finalement sur la variante Yourcenar qui est devenue plus tard le nom légal sous lequel l'écrivaine a connu une notoriété mondiale.

Le premier de ses ouvrages auquel Marguerite Yourcenar ait reconnu des qualités littéraires était *Alexis ou le traité du vain combat* qu'elle publia en 1929. Il s'agit d'un « récit à la française », fortement inspiré de l'esthétique gidienne, à sujet contemporain frôlant l'homosexualité. Le problème sensuel y est évoqué par le biais d'un langage qui tremble et hésite, tout en flottement psychologique et en retenue. L'écriture de ce texte coïncida avec deux événements qui ont profondément ébranlé Marguerite Yourcenar : une crise sentimentale provoquée par la rencontre d'un homme très semblable à son personnage Alexis et par la perte irréparable de son père qui est mort l'année de la publication de cette œuvre. À cette situation s'est greffé le souvenir du couple Reval dont l'histoire des penchants homosexuels d'Egon, le mari de Jeanne et à la fois musicien de la nouvelle génération (comme Alexis), trainait dans les journaux de la Belle Époque. Michel, qui était déjà sur son lit de mort dans une clinique suisse, avait lu le manuscrit d'*Alexis*. Il n'en avait pas parlé à sa fille, mais elle trouva un petit papier qu'il avait glissé dans le dernier ouvrage qu'il lisait avant de mourir et sur lequel il avait écrit « Je n'ai rien lu d'aussi limpide qu'*Alexis* » (Ibid., 70). Yourcenar confie à Galey de s'être sentie très heureuse en apprenant la dernière opinion de son père sur ce qu'elle était en train d'écrire. « Dans cette dernière parole, il y avait toute l'amitié, toute la compréhension entre mon père et moi » (Ibidem.)

À l'époque où Marguerite Yourcenar était encore toute petite, et le père Michel veuf de récente date, il avait entrepris l'écriture de ce qu'il imaginait devenir un roman, mais auquel il avait renoncé après le premier chapitre. Pendant que Yourcenar écrivait *Alexis*, elle avait l'habitude d'en lire certains passages à son père et c'est probablement la description du mariage d'Alexis qui le fit repenser à son ébauche d'il y avait plus de vingt ans (Yourcenar 1974, 346). Dans ce texte que Yourcenar qualifie de « sèchement réaliste », Michel racontait la nuit de noces d'un couple bourgeois et l'atmosphère un peu gênante créée par les hésitations et les attentes vagues des époux. Michel a donné ce texte à sa fille pour le transformer en nouvelle, à condition de la faire paraître sous son nom (Marguerite avait déjà publié plusieurs récits dans des revues), et s'est ainsi senti obligé pour la première fois d'aller jusqu'au bout d'une tâche littéraire. Cet épisode est largement développé par Marguerite Yourcenar dans *Souvenirs Pieux*, le premier volume de la trilogie. Dans cette espèce d'intimité désinvolte et de fascination réciproque qui était propre à la fille et au père, ils se sont de nouveau prêtés au jeu et à la fabrication à « quatre mains ». La manière de Yourcenar « d'étoffer un peu » le texte consistait en l'invention d'un titre et d'une chute qui bouclerait l'histoire de la nouvelle. Yourcenar ne précise pas qui d'entre eux deux avait inventé le titre *Le premier soir* et le dénouement dans lequel le mari reçoit un télégramme annonçant le suicide de la maîtresse qu'il venait de quitter. Selon les dires de Josyane Savigneau (qui a préfacé l'édition du *Premier Soir* en 1993), si Yourcenar a voulu préserver « un certain flou et une délicieuse incertitude sur 'qui a fait quoi' [...], cependant, elle revendique fermement son 'apport' personnel : avoir fait [du mari] un intellectuel, le rendant ainsi plus proche de la figure du père Michel » (Yourcenar 1993, 21). Yourcenar avait ainsi introduit dans le texte la lucidité qu'elle hérita de son père et en avait banni « le sentimentalisme, le pathos, le moralisme » (Ibid., 22). *Le Premier soir* « présente un intérêt plus directement biographique » car la fascination de Yourcenar venait de son interrogation sur les traces de « réalité vécue » que contenait ce texte. Elle se demandait à quel point ce texte transposait des éléments de la vie que son père avait eue avec sa mère, de l'atmosphère de ce second mariage qu'il avait probablement conclu plutôt par conformisme social que par véritable amour.

Toujours selon Savigneau, *Le Premier soir* peut également être lu comme « une autobiographie décalée » car cette nouvelle permettait à Yourcenar « d'affirmer d'emblée une certaine distance à l'égard des femmes : “tant de femmes qui ne pensent à rien”. Ou du moins à l'égard des stéréotypes de femmes, au premier rang desquelles la jeune mariée effarouchée, timide, [...] ‘destinée de devenir banale quand elle serait devenue femme’ » (Ibidem.) Bien qu'à l'âge de vingt-quatre ans, Yourcenar avait déjà su dans ce texte parler « en femme qui ne veut pas reproduire les conventions [...] tant à propos du sexe que de la maladie ou de la maternité ». Dans ce texte qui présage les autres où Yourcenar présentera les mêmes convictions, elle « prend le pari qu'on peut être une femme autrement [et] elle tiendra [sa] parole » (Ibidem.)

3.2. Le père qui lit son fils

Starova reconnaît que lorsqu'il a commencé à écrire et à publier, son père devint son lecteur le plus assidu, le plus estimé, mais aussi le plus sévère. Ses observations critiques étaient tellement précieuses pour le fils, que celui-ci, longuement après la mort du père, ne pouvait s'habituer à la réalité qu'il avait perdu son plus fidèle lecteur, « le lien vivant qui [le] rattachait aux livres, le plus sûr stimulant qui [le] poussait à écrire » (Starova 1998, 31–32). En effet, après la mort du père, toute sa collection de livres a été léguée en partage aux enfants. Le père continuait de vivre dans et par les livres qu'il avait laissés à sa progéniture ; il continuait, même depuis l'au-delà, d'enseigner à ses enfants « les secrets du silence, de la patience et du langage, armes de l'exil » (Ibid., 45). Ces livres n'ont jamais cessé de parler à Luan d'un temps qui n'était plus et de l'inciter à se lancer dans des méditations variées. Resté sans son meilleur lecteur et sans la personne qui savait l'écouter attentivement « jusque dans [ses] pires dérapages intellectuels et verbaux », Luan a dû poursuivre tout seul « la recherche de l'indicible point d'équilibre entre les mots et le silence », que seul le père, par sa condition d'exilé, a su trouver (Ibid., 55).

Luan Starova avait en effet ressenti la disparition du père comme une perte irréparable. La bibliothèque que le père avait laissée représentait pour le fils un sanctuaire auquel longtemps il n'avait osé toucher. Luan avait l'impression que les souvenirs se gâteraient, perdraient de leur fraîcheur s'il avait tenté d'intervenir dans le dernier rangement des livres que le père avait effectué avant de mourir. En même temps, il souffrait de quelques relents de culpabilité de ne point s'être intéressé aux recherches du père de son vivant. Luan nous dit « M'étant néanmoins ressaisi après cette perte irréparable, je suis reparti à la recherche de mon père en me plongeant dans ses propres livres. En poursuivant ainsi la rédaction des miens » (Ibid., 32). Le père reste source inspiratrice depuis laquelle Luan Starova va construire sa propre œuvre. La recherche du père se mue en recherche du temps perdu d'une famille balkanique qui, en passant par des pérégrinations, a réussi à remporter la victoire contre toutes sortes de divisions nationales, ethniques et religieuses, et à trouver dans les livres leur patrie universelle et leur identité cosmopolite.

« Mon père avait procédé au classement de ses volumes de telle manière qu'ils constituassent une sorte de testament ouvert où chacun d'entre nous découvrirait des messages atteignant au point le plus sensible de son âme » (Ibid., 45–46). Luan croyait que la bibliothèque du père pouvait être lue comme un seul et même livre, le livre de sa vie (Ibid., 279). Il ne restait à Luan que de feuilleter ce livre, de consulter ces volumes, pour se plonger dans l'histoire familiale qui l'amènera jusqu'aux derniers bourgeons, jusqu'à lui-même. En effet, les blocs thématiques dans lesquels le père avait rangé ses livres

représentaient des legs littéraires pour le fils Luan. Les livres traitant du destin des chèvres, de la migration des anguilles, de l'histoire des janissaires, n'étaient pas seulement de simples témoignages des intérêts variés du père – ils représentaient des projets littéraires en attendant d'être développés par le fils dans sa propre œuvre. Luan Starova retrace cycliquement ses thèmes tout au long de sa *Saga balkanique*, attribuant à chacun un développement considérable – *Le temps des chèvres* (1993)³ évoque l'extermination des chèvres durant la période communiste au nom d'une prolétarisation forcée qui devait transformer les bergers en prolétaires ; *Le Chemin des anguilles* (2000)⁴ n'évoque pas moins le danger d'extermination des anguilles suite à la construction dans les Balkans de centrales hydrauliques sur les fleuves constituant les routes naturelles de migration de ces poissons – ce qui était une nouvelle catastrophe provoquée au nom d'une industrialisation accélérée à l'époque communiste. Pour ce qui est du thème des janissaires, cette formation élitiste et sanguinaire sur laquelle reposait la force militaire de l'Empire ottoman, il revêt chez Luan l'aspect d'une métaphore désignant les avatars du janissariat qui continuaient à secouer les terres des Balkans longuement après l'effondrement du joug ottoman : les intrigues, les mesquineries, les brouilles, le nationalisme radical, le fascisme, le stalinisme, le totalitarisme.... Cette thématique ne cesse pas de se perpétuer tout au long des volumes constituant la *Saga Balkanique* de Luan Starova.

Le respect des trois religions monothéistes dont les Livres sacrés représentaient le noyau de la bibliothèque paternelle, témoigne à quel point le père voyait dans la coexistence des trois confessions une promesse de renouveau et d'harmonie après l'épuisement de toutes les contradictions qui pendant des siècles tourmentaient les peuples balkaniques. Les parents de Starova « nourrissaient une forme de dévotion secrète et sereine qui ne transparissait jamais dans leurs actes » (Starova 1998, 48). Adeptes d'un « agnosticisme plutôt vague », privé des rudiments d'une éducation religieuse, le fils Luan n'avait jamais partagé la foi sereine de ses parents, ce qui lui avait manqué aux moments où il devait affronter des épreuves difficiles que lui apportait la vie. Ainsi, il lui est arrivé, dans un de ses récits intitulé *Feu les divinités*, de convoquer ces divinités dans la perspective de l'un des personnages dont la vie était trop marquée par l'infortune. Ayant pris connaissance de ce récit, le père adresse un doux reproche au fils : « Comment peux-tu, mon fils, clamer qu'elles sont défuntes, ces divinités dont tu ne sais même pas si elles ont jamais existé ? » (Ibid., 49).

Le père était poursuivi par l'idée obsessionnelle de rédiger un jour l'histoire des Balkans sous l'angle de la chute des trois Empires auxquels il a dû se confronter au cours de sa propre vie – l'Ottoman, dans le cadre duquel il a parfait son éducation ; le Fascisme, sous la pression duquel il a décidé de prendre avec sa famille la voie de l'exil ; le Stalinisme, qui pour de longues années a interdit aux Starova de visiter leur pays natal, l'Albanie. Le père n'a pas réussi à réaliser cet idéal. C'est à son fils Luan Starova de l'atteindre d'une certaine façon par l'écriture de cette saga où il parle de la ramification de sa famille à travers ces trois périodes qui ont pour toujours marqué l'histoire des Balkans. L'œuvre du fils Starova est le fruit de son effort constant de percer les grandes illusions balkaniques du père en se mettant en quête de la signification des livres de sa bibliothèque selon l'ordre du classement et en fonction des autres ouvrages qui les entouraient (Starova 2009, 30).

³ Pour l'édition française : Luan Starova. *Le Temps des chèvres*. Paris : Fayard, 1997.

⁴ Pour l'édition française : Luan Starova. *Le chemin des anguilles*. Paris : Éditions des Syrtes, 2009.

Le père de Luan a cependant réussi à réaliser le grand œuvre de sa vie et à accomplir une partie de ses rêves. En travaillant dans l'Institut d'histoire nationale de Skopje, il a découvert les fameux *Minutes des Cadis de Bitola*, documents juridico-administratifs rédigés en vieille langue turque du XVI^e siècle, témoignant de l'histoire de cette province sous l'Empire ottoman. Le père a ressenti cette découverte comme une victoire personnelle sur un temps écoulé, mais cependant figé dans ces grimoires. Il a consacré vingt ans de sa vie à ses papiers jaunis, en les traduisant et en les répertoriant en fiches carrés. Il a ainsi retiré de l'oubli les familles, redonné la vie aux individus qui vivaient sur ce territoire durant la période ottomane et dont les destins étaient inscrits dans ces documents.

* * *

L'histoire familiale se montre une présence qui habite constamment Marguerite Yourcenar et Luan Starova et qui ressurgit dans leurs écrits par l'évocation des résonances d'un passé plus ou moins éloigné. Pour pouvoir revivre et transmettre ces résonances, Yourcenar et Starova dans leurs chroniques familiales vont bien au-delà de la mémoire personnelle et se plongent dans la mémoire familiale dans toutes ses manifestations : mémoire généalogique, référentielle, rituelle, corporelle, volontaire, involontaire... (Muxel 2002). Selon la sociologue Anne Muxel, la mémoire familiale fonctionne à la manière « d'un kaléidoscope mental, se composant et se recomposant pour donner l'image de fragments épars dans une construction pourtant toujours unique et élaborée » (Ibid., 8).

Dans leurs œuvres, les deux écrivains réalisent un immense travail d'anamnèse qui fait agir les multiples facettes de la mémoire familiale. Yourcenar et Starova réalisent des récits où chacun essaie, en restituant l'histoire familiale, de se définir par rapport à la famille et, en même temps, de s'en distinguer par l'évocation d'une destinée qui leur est propre. Donc, « Produit d'une interaction entre la subjectivité de l'individu et la norme collective familiale, le travail de cette mémoire façonne l'identité sociale de chacun » (Ibidem).

En mettant en récit l'histoire familiale, les deux auteurs instrumentalisent celle-ci par des procédés narratifs où la mémoire généalogique se conjugue avec la mémoire personnelle, et le savoir objectif avec la supposition subjective. Au cours de la réalisation de cette « construction unique et élaborée », les dérives romanesques se manifestent dans les efforts des écrivains d'assurer une continuité narrative allant de leurs ascendants, parfois très éloignés comme chez Yourcenar, ou plus proches comme chez Starova, jusqu'à eux-mêmes. Pour tracer cette continuité et lui donner cohérence, il faut parfois supposer, inventer ou réinventer afin de combler des lacunes, trouver des solutions, distribuer des rôles. L'histoire familiale subit inévitablement une subjectivation de la part de l'écrivain qui l'évoque. En mobilisant le passé dans une procédure narrative, Marguerite Yourcenar et Luan Starova donnent sens à ce passé et, in fine, se donnent du sens à eux-mêmes.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Galey, Matthieu. *Les yeux ouverts*. Paris, Le Centurion, 1980.
 Muxel, Anne. *Individu et mémoire familiale*. Paris, Nathan, 2002.
 Saïd, Edward. *L'Orientalisme*. coll. Points Essais. Paris, Points, 2015.
 Starova, Luan. *Le Temps des chèvres*. Paris, Fayard, 1997.
 Starova, Luan. *Les livres de mon père*. Paris, Fayard, 1998.

- Starova, Luan. *Le chemin des anguilles*. Paris, Éditions des Syrtes, 2009.
Yourcenar, Marguerite. *Souvenirs pieux*. coll. Folio. Paris, Éditions Gallimard, 1974.
Yourcenar, Marguerite. *Oeuvres romanesques*. coll. Pléiade. Paris, Éditions Gallimard, 1982.
Yourcenar, Marguerite. *Quoi ? L'Éternité*. coll. Folio. Paris, Éditions Gallimard, 1988.
Yourcenar, Marguerite. *Conte bleu. Le premier soir. Le Maléfice*. coll. Folio. Paris, Éditions Gallimard, 1993.

OČINSKA FIGURA U PORODIČNIM HRONIKAMA MARGERIT JURSENNAR I LUANA STAROVE

U svojim porodičnim hronikama Margerit Jursenar i Luan Starova ukazuju čast blagodatnoj ulozi svojih uvažanih očeva. Iako iz različitih društvenih sredina (bogata buržoazija u slučaju Jursenarove, odnosno intelektualna emigracija u slučaju Starove), ti očevi su, posredno ili neposredno, izvršili presudan uticaj na intelektualni razvoj svoje dece. Široke erudicije, u velikoj meri samouki, dvojica očeva udahnuli su budućim piscima ljubav prema knjigama. Biblioteke koje su oni posedovali, kao i knjige koje su davali na čitanje svojoj deci, ne samo da su izgradile njihov književni ukus nego su ih isto tako pripremile za lucidno suočavanje sa životnim usponima i padovima. Ovi očevi su podsticali književne početke svojih potomaka a kasnije, koliko im je to životni vek dozvoljavao, postali su revnosni čitaoci i komentatori delâ njihove dece koja su postali pisci. Margerit Jursenar i Luan Starova u svojim porodičnim hronikama prevazilaze lično sećanje i uranjaju u porodično u svim njegovim oblicima: genealoškom, referencijalnom, ritualnom, telesnom, voljnom i nevoljnom... Porodična istorija se pokazuje kao sveprisutna kod tih autora. Ona vaskrsava u njihovim spisima u vidu evokativnih odjeka manje ili više udaljene prošlosti.

Ključne reči: *porodična hronika, porodično sećanje, očinska figura, lektira*